



HAL
open science

S'ENGAGER AU PKK POUR LA LIBERATION DES FEMMES ? LECTURE CRITIQUE D'UNE CONSTRUCTION POLITIQUE

Caroline Guibet Lafaye

► **To cite this version:**

Caroline Guibet Lafaye. S'ENGAGER AU PKK POUR LA LIBERATION DES FEMMES ? LECTURE CRITIQUE D'UNE CONSTRUCTION POLITIQUE. Confluences Méditerranée , 2022, 10.3917/come.120.0186 . hal-03703386v1

HAL Id: hal-03703386

<https://hal.science/hal-03703386v1>

Submitted on 23 Jun 2022 (v1), last revised 30 Jan 2023 (v3)

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

S'ENGAGER AU PKK POUR LA LIBERATION DES FEMMES ?

LECTURE CRITIQUE D'UNE CONSTRUCTION POLITIQUE

Caroline GUBET LAFAYE¹

(CNRS, Lisst - Université Toulouse Jean Jaurès)

Résumé : Les médias et les travaux universitaires ont porté un intérêt accru aux combattantes kurdes depuis les années 2000 sans toujours s'appuyer sur des données primaires. Afin de comprendre si cet engagement coïncide avec une quête réelle d'émancipation, nous avons réalisé une enquête de sociologie qualitative auprès de 28 combattantes du *Partiya Karkerên Kurdistan* (PKK). L'originalité de la recherche est double. Il s'agit, d'une part, d'aborder non pas la question de l'égalité ou des rapports de genre mais de l'émancipation et, d'autre part, de l'envisager non pas à partir d'une étude des discours officiels du parti mais des récits rétrospectifs des militantes. Cette perspective permet de saisir les limites de l'appropriation du discours de la libération et de sa portée dans les trajectoires individuelles d'engagement et les récits de soi des combattantes. Si le poids des rapports de genre dans la société patriarcale intervient dans les décisions d'engagement de la deuxième génération de militantes, la théorie de la Femme libre n'apparaît dans les discours des combattantes de la dernière génération.

Mots-clefs : PKK, théorie de la Femme libre, Kurdes, émancipation, féminisme martial.

Abstract: The media and academic research have taken an increasing interest in Kurdish women fighters since the 2000s without always being based on primary data. In order to understand whether this commitment coincides with a real quest for emancipation, we conducted a qualitative sociological survey with 28 female fighters of the *Partiya Karkerên Kurdistan* (PKK). The originality of the research is twofold. On the one hand, the question of emancipation rather than equality or gender relations is addressed. On the other hand, the paper is not based on a study of official party discourses, but on the retrospective accounts of the women activists. This perspective makes it possible to grasp the limits of the appropriation of the discourse of women liberation and its scope in the trajectories of commitment and in the self-narratives of women fighters. If the weight of gender relations in patriarchal society intervenes in the commitment decisions of the second generation of women activists, the theory of the Free Woman only appears in the discourses of the last generation.

Key words: PKK, theory of the Free Woman, Kurds, emancipation, martial feminism.

¹ CNRS, Lisst - Université Toulouse Jean Jaurès. Contact : caroline.guibetlafaye@univ-tlse2.fr; c.guibetlafaye@wanadoo.fr. Cet article a été publié dans *Confluences méditerranée*, Paris, L'Harmattan, n° 120, printemps 2022, p. 185-205. [ISSN : 1148-2664]

« En tant que femme, la liberté nous attire davantage, car dans la communauté, ce sont les femmes qui ont le plus besoin de liberté. » (Medya)

Introduction

L'histoire idéologique du Parti des travailleurs du Kurdistan (PKK - *Partiya Karkerên Kurdistan*) est traversée de moult rebondissements et ruptures. La principale, qui a donné lieu à de nombreuses défections, coïncide avec le changement de stratégie de 1993 et la première déclaration de cessez-le-feu. À cette occasion, le PKK abandonne l'objectif d'un État kurde indépendant ainsi que la poursuite d'une révolution démocratique nationale et d'une alliance avec le prolétariat des pays voisins – objectifs qui figuraient dans le premier programme du parti (İmset, 1993). D'une part, le « socialisme réel » est l'objet d'une âpre critique. D'autre part, des catégories politiques telles que la classe, l'État et la dictature du prolétariat sont abandonnées et remplacées par des références de type culturel ou moral. Un nouveau discours s'élabore à partir de paradigmes, tels que la « lutte pour la liberté et non pour le pouvoir » dont les femmes sont désignées comme les principaux sujets (Öcalan, 2004).

Cette évolution s'explique notamment par la volonté d'éviter un nationalisme étroit à la suite de l'abandon du cadre marxiste classique. Dans cette perspective, les discours de « libération des femmes » et de « mission libératrice des femmes » prennent une place centrale. Le manque d'universalisme induit par l'abandon de l'instauration d'un « internationalisme prolétaire » se voit compensé par l'universalisme de la « libération des femmes ». Celles-ci sont constituées en « nouveau sujet révolutionnaire »² dans une logique qui pourrait refléter une instrumentalisation du paradigme de la libération des femmes, visant à ouvrir un horizon pour la lutte kurde, à un moment où s'essouffle le modèle marxiste de la lutte du prolétariat.

Parallèlement et au cours de la redéfinition de ce cadre idéologique, le rôle symbolique des femmes connaît une transformation. Les sources de cette redéfinition ont été puisées dans l'Antiquité, dans l'origine supposée des États ainsi que la relation symbiotique entre le pouvoir de l'État et la domination patriarcale. Se voit esquissé un âge d'or mythique et mythologique des Kurdes, en tant que société rurale matrilineaire à l'âge néolithique. Les Kurdes auraient évolué, dans l'Antiquité, au sein d'une formation sociale matrilineaire (Öcalan, 2001, p. 13, 16, 18, 21). Cette réinterprétation investit les femmes de raisons supplémentaires – que les hommes – pour lutter contre le patriarcat. Elles auraient ainsi historiquement un plus grand potentiel révolutionnaire (Çağlayan, 2012).

Cette relecture historique et mythologique conduit à une réinterprétation de la notion de classe dans celle de genre³ (Guibet Lafaye et Tugrul, 2022), de sorte que le PKK en vient à se définir comme le parti des femmes. Dès lors, la problématique de l'émancipation participe d'une inversion de l'idéologie originelle : les femmes doivent être libérées pour que la domination sociale soit abolie. Comme le souligne l'une de nos enquêtées Yekta, « tant que la femme ne sera pas libre, le Kurdistan ne pourra pas l'être ». Cette formulation, qui fait écho à la proposition d'Abdullah Öcalan selon laquelle la libération des femmes constitue une condition *sine qua non* de la libération du Kurdistan, traduit une inversion totale de la logique marxiste et fanonienne qui prévalait dans l'idéologie originelle du parti (PKK, 1978). La libération du prolétariat et des peuples dominés n'est plus le vecteur qui autorisera l'émancipation de tous les autres groupes sociaux opprimés dont les femmes. La proposition

² Sur le lien entre théorie de la révolution et existence d'un sujet révolutionnaire (voir Tronti, 1964). Sur la reconfiguration du sujet révolutionnaire au cours du XXe siècle, voir Hardt et Negri, 2000 ; Dorlin, 2017.

³ « C'est-à-dire qu'au-delà de la lutte uniquement nationale, il y a aussi une lutte de classe. » (Lilas)

inverse donne désormais sens à la lutte « car [comme le souligne Yekta] le problème clef du système de l'esclavage, c'est la femme. Dès que ce verrou aura sauté, tous les autres problèmes se régleront. »

Toutefois et au-delà des évolutions idéologiques initiées par la direction du parti, il convient de considérer la place de ce motif dans les trajectoires d'engagement des militant.e.s. Le paradigme de la lutte révolutionnaire, nourrie de la lutte des classes, s'efface-t-il au fil du temps parmi les militantes ? Le motif de l'émancipation des femmes est-il le mobile qui convainc les femmes kurdes de rejoindre le parti ? Est-ce pour la défense des femmes qu'à travers l'histoire du parti celles-ci s'y engagent ? Comment le paradigme de l'émancipation des femmes se voit-il réapproprié par les combattantes ? Nous envisagerons ces questions en abordant d'abord la façon dont cette notion intervient dans les discours rétrospectifs des combattantes évoquant les motifs de leur engagement au sein du parti. Nous en soulignerons ainsi le rôle secondaire jusque dans les plus récentes générations de militantes puis nous montrerons que la quête féminine est plutôt celle d'un modèle alternatif de vie qui ne s'explique dans les termes de la libération des femmes que grâce à une socialisation politique acquise au sein du parti.

1. Les combattantes du PKK

L'enquête que nous avons menée nous a permis de rencontrer 28 femmes cadres du PKK dont trois étaient désengagées du parti⁴. La recherche n'a pas été réalisée dans une perspective d'étude de genre⁵. Pour les détails méthodologiques de l'enquête, nous renvoyons à Guibet Lafaye et Tugrul (2021a). Conformément à notre étude des générations sociales d'entrée au PKK ou cohortes – les deux termes seront employés indifféremment – nous distinguons, à partir de l'enquête réalisée, trois vagues d'intégration dans le parti : la génération d'avant 1990 (G 1), la massification de l'engagement des années 1990 (G 2), la génération ayant rejoint le parti après l'arrestation d'A. Öcalan (G 3) (Guibet Lafaye, 2022a)⁶. D'un point de vue sociodémographique, treize de ces femmes sont issues d'un milieu rural. Cinq ont grandi dans une grande ville de Turquie à la suite de la déportation de leur famille vers l'ouest du pays. Quatre ont été élevées dans une grande ville du Kurdistan turc (*Bakur*, sud-est de la Turquie). Les femmes issues des villes ont souvent un parcours universitaire (Bésé, Alexia, Primevère), y compris parmi la G 1. Certaines sont proches de la gauche turque (Sakhine, Bésé, Dicle). En revanche, les femmes issues de milieux ruraux (Victoria, Rewsen) ont intégré très jeunes le mouvement (Sofiana⁷, Lilas, Rojen, Yekta), en particulier parmi la G 2 d'enquêtée.e.s entrée dans la guérilla au cours des années 1990 (Guibet Lafaye et Tugrul, 2022). Ces dernières ont en général reçu peu d'éducation scolaire voire ont été écartées de la scolarité intentionnellement par leurs parents, en vue de leur réserver une place dans la vie traditionnelle familiale. Selon leur cohorte d'intégration, les femmes rejoignent la guérilla respectivement pour les trois générations à 22, 16,5 et 20,5 ans. Si le paradigme de l'émancipation des femmes est dominant dans l'image que produit aujourd'hui le PKK comme « parti des femmes », il est pertinent de saisir la façon dont se formule cette question selon l'environnement social, l'origine géographique, le niveau d'instruction et la génération d'intégration des combattantes au sein du PKK.

⁴ Elles ont quitté le PKK entre 2004 et 2008.

⁵ Parallèlement à ces 28 femmes, nous nous sommes entretenu.e.s avec 36 hommes.

⁶ Ces résultats font écho à d'autres travaux comparables (Dorronsoro et Grojean, 2009).

⁷ Son frère avec qui elle faisait déjà la milice du village est tué. Elle rejoint la guérilla et reconnaît l'impact du facteur émotionnel dans son engagement.

Une première difficulté, relative à ce deuxième facteur, tient aux déportations forcées qu'a connues la population kurde du fait de la répression de l'État turc sur le *Bakur*. En revanche, la génération sociale au PKK semble être la variable pertinente dans la mesure où elle rassemble plusieurs dimensions caractéristiques. Parmi la G 1, les femmes ont le plus souvent grandi dans des villes. Elles sont fréquemment d'origine alévie du fait d'une plus grande liberté des mœurs et d'une politisation plus importante. La G 2 a été marquée par les soulèvements populaires au *Bakur* qui ont produit d'importantes vagues d'engagement au PKK, notamment d'individus très jeunes et d'adolescentes. Elle se caractérise également par la présence de la guérilla dans les villages. Les recrues féminines, souvent très jeunes, ont été faiblement scolarisées. Parmi la G 3, les femmes sont plus souvent issues des villes notamment parce que les familles kurdes du *Bakur* ont dû émigrer à la suite des politiques de destruction systématique de leurs villages.

2. Se « libérer » comme femme : l'émancipation au prisme social et générationnel

« En tant qu'individu, en tant que femme, j'ai réalisé que je ne pouvais gagner ma liberté, ma liberté personnelle ou ma liberté nationale, qu'en faisant quelque chose au sein du PKK. » (Lilas, G 3)

Comment, parmi ces femmes, s'exprime le désir d'émancipation ? En quoi constitue-t-il une motivation revendiquée de l'entrée dans la guérilla ? Répondre à ces interrogations suppose de distinguer, autant que faire se peut à partir de récits rétrospectifs, d'une part, le(s) motif(s) originel(s) de l'engagement clandestin et, d'autre part, la revendication ultérieure et les justifications de la lutte portée par le parti dit des femmes.

Comme nous allons le voir en détail, le désir d'émancipation s'exprime différemment selon que les femmes sont issues de la ville ou de la campagne, selon la génération à laquelle elles appartiennent. De Sakhine à Lilas, qui ont respectivement rejoint la guérilla en 1989 et en 2005, le paradigme de l'émancipation des femmes passe de son expression dans le vocabulaire de la lutte des classes et de l'émancipation du prolétariat à l'idée que le PKK est le parti des femmes. Au fil des générations et de l'évolution idéologique du parti, la notion de classe se voit réinterprétée dans celle de genre⁸ et s'inscrit dans une inversion des priorités : il faut libérer les femmes pour que la domination sociale soit abolie, conformément à la thèse selon laquelle : « “Tant que la femme ne sera pas libre, le Kurdistan ne pourra pas l'être” (leader Apo). » (Yekta, voir introduction).

Les femmes de la G 1, plus politisées, ont elles-mêmes déjà fait l'expérience de formes d'émancipation via des études universitaires et une participation à des mouvements politiques. Loin d'être exclusivement motivées par l'émancipation féminine, elles poursuivent la révolution, dans une logique de lutte des classes, de lutte politico-sociale contre les injustices et les inégalités. La conjonction de ces facteurs s'orchestre dans les souvenirs de Bésé :

« Depuis ma jeunesse j'ai le désir de vivre différemment, de vivre une vie différente. Comment cela s'est fait ? J'étais différente depuis mon enfance, j'ai toujours été contre l'inégalité, l'injustice, j'ai toujours eu une sympathie pour les gens de gauche. L'Université technique du Moyen-Orient (ODTÜ) était l'un des endroits où se réunissait le plus de personnes de gauche. J'avais fait tous mes choix pour entrer dans cette école. Mon

⁸ « C'est-à-dire qu'au-delà de la lutte uniquement nationale, il y a aussi une lutte de classe. » (Lilas)

entrée à l'université s'est ainsi faite dans tout ce contexte-là. Je suis allée là-bas, pour prendre part à la lutte politique et sociale. Pour vivre une vie différente et non pas une vie normale éloignée de tout ça. J'y suis allée, ne voulant pas avoir une vie normale et éloignée de ça. Comme je l'ai dit, je n'avais pas beaucoup d'information sur la dynamique générale de l'époque... Mais quand j'y suis allée, il y avait bien sûr de nombreuses unités du PKK, des unités de jeunesse étudiante, peu à peu il s'est organisé dans la société. Dans les années 88, 89, il y a une prise de conscience dans la jeunesse, une profusion, leur discours trouvait un écho. C'est la période post-15 août [1984⁹], c'était comme ça. [...] C'est pourquoi cette période était pour moi un moment où une nouvelle prise de conscience kurde a débuté, où la conscience kurde était reconnue, surtout sur le sujet des femmes, j'y étais très sensible. [...] C'était une combinaison de différentes choses, l'approche du PKK sur la lutte des femmes pour la liberté, celle du Leader (*Önderlik*), mais aussi la lutte nationale [...]. »

L'imprégnation idéologique de la G 1 se retrouverait chez les femmes impliquées dans la guérilla iranienne à la même époque : le discours est celui des classes sociales associé à une critique de la bourgeoisie plutôt que de l'émancipation des femmes (Shahidian, 1997, p. 30). *A contrario*, la génération suivante de combattantes (G 2) reconnaît son ignorance des questions idéologiques, politiques, de genre. Les dispositions politico-idéologiques de cette génération contrastent radicalement avec celle de la G 1 où s'affirme une dimension idéologique plus forte (le marxisme-léninisme). Issue de ces jeunes filles kurdes des zones rurales, Yekta, entrée en 1993 dans la guérilla à 17 ans, résume très simplement son engagement politique avant d'intégrer dans le parti : « Non, je n'étais pas du tout engagée. Je n'ai jamais connu de parti ou de formation en dehors du PKK. » De même, Sofiana, qui a rejoint la guérilla la même année à 15 ans, reçoit sa formation sur la question de la libération féminine au sein de celle-là¹⁰. Alors que nous n'avons pu rencontrer que très peu de femmes de la G 1, à la fois parce que leur nombre était moindre que celui des guérilleros mais également parce que beaucoup d'entre elles ont été tuées, les témoignages de la G 2 sont innombrables concernant leur ignorance de la question de la libération de la femme¹¹. Sur ce plan, Sofiana est parfaitement explicite :

« Nous disions [que] nous devrions y aller immédiatement. Le Kurdistan n'était pas encore libéré, nous devrions [nous engager] le plus tôt possible pour pouvoir participer. À l'époque, notre seul objectif était de libérer le Kurdistan. En d'autres termes, nous ne comprenions pas encore très bien les questions de démocratie, de droits des femmes et de droits de l'homme. »¹²

Nombre d'entre elles, qui ont intégré la guérilla en moyenne à 16,5 ans, avouent légitimement leur faible connaissance de ces problématiques politiques, imprégnant fort peu les zones rurales traditionnelles et patriarcales dont elles sont majoritairement issues. Font

⁹ Date de la première attaque par le PKK des forces armées turques.

¹⁰ Tel est également le cas de Soraya qui est entrée dans le mouvement en 1991 à l'âge de 24 ans.

¹¹ N = 14 pour la G 2.

¹² Voir aussi Rewsen (G 2).

écho à Sofiana l'exposé des motifs qui ont poussé Rewsen, Çiçek, Gentiane, Rojen, Besté, Lilas, Soraya, Viyan vers la résistance kurde. Pour la G 2, le contact avec la théorie de la Femme libre¹³ vient *une fois* l'engagement acquis, *au sein de la guérilla* dans les formations reçues par les combattants des deux sexes (voir Flach, 2003, 2007)¹⁴.

Au cours des années 1990, plusieurs facteurs se conjuguent et vont conduire à la promotion de la femme, dans un but stratégique, au sein du parti. Certains cadres masculins de la G 2, initialement proche de la gauche révolutionnaire turque et sensibles aux questions féministes rappellent les conditions très spécifiques des années 1991-1992. À cette période et du fait de la répression turque, la guérilla connaît un afflux massif de femmes constituant pour le parti un nouveau phénomène à gérer. Ces cadres ne manquent pas de souligner les réticences qu'il suscite chez les combattants et les formes de discrimination imposées aux femmes, tel Meddiyâr qui a rejoint la guérilla en 1991 :

« Nous avons eu quelques problèmes après notre engagement. Ce que nous avons lu et notre expérience de la réalité ne correspondaient pas. L'approche envers les femmes, notamment au Botan, toutes les camarades couvraient leurs cheveux, nous étions rassemblés avec les camarades masculins, cette situation a créé du conflit. Nous nous sommes disputés avec la direction, nous demandions une explication. Ils nous ont répondu que nous avons tout appris dans les livres et que la réalité ne ressemblait pas aux livres. Ensuite nous sommes venus ensemble et nous avons encore débattu. »¹⁵

Conscient de l'intérêt que cet engagement féminin pouvait présenter, Öcalan développe une théorie visant à faire accepter aux combattants masculins la présence féminine ainsi qu'à canaliser les forces féminines à travers la constitution de groupes armés non-mixtes. Il esquisse les théories de la Femme libre et de la libération de la femme, œuvrant également ainsi à l'acceptabilité sociale de la participation des femmes à la guérilla. La première théorie préconise de travailler à construire une nouvelle personnalité, celle de « la Femme libre », pour se libérer des structures patriarcales qui oppriment les femmes et ainsi libérer l'ensemble du peuple kurde (Öcalan, 1992a, 1992b, 1993). Ces théories répondent alors à plusieurs nécessités à la fois stratégiques et pragmatiques dans la lutte contre l'État turc.

Sur le plan théorique, d'une part, A. Öcalan développe une réappropriation stratégique de l'*ethos* féminin et du positionnement social des femmes au service d'une lutte plus globale. Ainsi il estime que « toutes les femmes sont en colère. Toutes ont faim et sont pauvres. Il est possible d'en faire des rebelles en utilisant toutes sortes de méthodes » (Öcalan, 1992a, p. 101-102, p. 253) La colère des femmes s'avère susceptible d'être instrumentalisée, canalisée. Il s'agit de lui trouver un débouché dans la guérilla, dans un contexte où la structure patriarcale est pourtant un vecteur d'aliénation des femmes. Cette contrainte est en particulier notable dans les zones rurales au sein desquelles la guérilla cherche un soutien dès les années 1980. Ceci explique qu'à la même époque Öcalan produise une critique des structures familiales patriarcales traditionnelles, du statut subordonné des femmes au sein de la famille ainsi que des rôles de genre qui associent les femmes au *namus* [honneur¹⁶] et assignent aux

¹³ L'Académie de Mahsum Korkmaz, créée en 1986, constitue la première expérimentation du projet politique, visant à appliquer le nouveau système de genre de « la Femme Libre » et de « l'Homme Nouveau » (Guillemet, 2017, p. 68).

¹⁴ Nous verrons que ces étapes sont en revanche très différentes dans les années 2000 où la théorie de la Femme libre est déjà connue hors du parti et bénéficie d'une diffusion plus large.

¹⁵ Cette expérience nous a également été rapportée par Harun, qui entre dans le parti en 1994.

¹⁶ Notion liée au contrôle de la sexualité des femmes (voir Çağlayan, 2012).

hommes le devoir de le protéger (Çağlayan, 2012). La promotion de l'émancipation des femmes s'inscrit dans une logique d'instrumentalisation par Öcalan de la question de la femme dans le cadre de la transformation structurelle et idéologique du parti, s'engageant dans l'abandon de la lutte pour un État kurde indépendant, à la suite de l'arrestation de son leader en 1999. La justification de cette évolution passe par la critique de la forme même de l'État. Associé au patriarcat et à la propriété privée, il se voit déconstruit et critiqué afin d'être remplacé par un cadre idéologique bâti autour d'une valorisation du matriarcat, de l'émancipation des femmes et de la vie communautaire (où se trouve *de facto* abolie la propriété privée). Öcalan construit un cadre idéologique systématique et totalisant, dont le pouvoir de conviction est reflété par son assimilation dans les discours des militants, hommes et femmes, du PKK (voir Rojen, Bésé).

Dans le contexte du conflit avec la Turquie, A. Öcalan a investi les femmes kurdes d'un pouvoir et d'un devoir de libération de leur peuple impliquant l'accès à la violence politique. Le jeu de réciprocité ou de miroir entre la libération de la femme (kurde) et la libération des Kurdes contribue à la redéfinition du PKK comme parti des femmes¹⁷. Un travail théorique développant un cadre de légitimation a ainsi été produit dont il n'est pas certain qu'il ait précédé la mobilisation des femmes lors des soulèvements de 1992. A. Öcalan estime ainsi que :

« c'est peut-être difficile, mais les femmes qui s'engagent dans l'armée font le pas le plus radical vers l'égalité et la liberté. Si nous ne pouvons pas être aussi grands que la situation l'exige, nous nous ferons disparaître. Car aucune armée ne l'a jamais fait. Si nous faisons cela, la solution radicale suivra. C'est-à-dire, pas seulement comme instrument de guerre, pas même pour une personnalité libérée, mais pour atteindre une personnalité vivante. » (Öcalan, 1999, p. 176)

Un cadre idéologique – qui doit répondre aux réticences de l'attachement traditionnel et patriarcal au *namus* – est ainsi produit. Néanmoins il convient de ne pas surévaluer l'incidence de ce cadre idéologique face à d'autres médiations, telles que la circulation des images populaires des combattantes dans la montagne, lesquelles ont eu pour effet d'appeler et de placer une pression sur les Kurdes, dans les années 1990, pour rejoindre la guérilla (Yalçın-Heckman et van Gelder, 2000). « Le fait que des jeunes femmes soient tuées dans des affrontements armés a également été un facteur émotionnel de la mobilisation politique de la société. Des chansons épiques sur des jeunes femmes mortes dans des affrontements armés ou célèbres pour leurs efforts politiques sont devenues populaires parmi la population. »¹⁸ (Yalçın-Heckman et van Gelder, 2000)

L'accès à la violence politique devient – voire se trouve construit – comme le vecteur de l'émancipation des femmes¹⁹. Cet accès fait l'objet d'une réappropriation dans le discours de combattantes comme Shilan : « La guerre s'impose comme une obligation pour la libération de la femme de la domination masculine. » Sur le plan pratique, d'autre part, à partir de la fin des années 1980, les combattantes s'organisent en *mangas*, c'est-à-dire en groupes de 5 à 6

¹⁷ « La libération des femmes est la libération du Kurdistan ; c'est même la libération des hommes. Il me semble que la relation des hommes aux femmes est semblable à celle d'un occupant. [...] Le niveau de liberté des femmes est aussi le niveau de liberté de la société qui, à son tour, est la liberté du pays. » (Öcalan, 1999, p. 27)

¹⁸ Voir Coline (G 3) qui reconnaît avoir été influencée par l'aura des femmes de la guérilla, et également Lilas.

¹⁹ Cependant plusieurs d'entre elles, issues notamment de communautés aléviées, soulignent la présence d'armes au sein de leur famille et la capacité des femmes à les utiliser de façon défensive.

femmes vivant et luttant seules dans les montagnes, comme nous le verrons en détail ultérieurement. Néanmoins les évolutions structurelles du parti au cours des années 1990 sont marginalement connues dans les villages du *Bakur*, si ce n'est via les discussions avec ces combattantes dans les villages favorables au parti.

D'avantage que le paradigme de la libération des femmes, les motivations de ces dernières à travers chacune des générations rencontrées réside bien plutôt dans le souhait d'accéder à un autre modèle de vie que celui proposé par la société hétéro-patriarcale libérale (au sens économique). Cette aspiration à un autre modèle social, dont les termes ne sont pas toujours positivement définis, permet de saisir de façon compréhensive les motivations féminines tout au long de l'histoire du parti. Il s'agit donc, pour la G 1, de participer à une révolution sociale porteuse de davantage de justice et où toutes les formes de domination sociale seraient abolies. Une large part des femmes de la G 2 aspire à ne pas avoir la vie de leurs mères assignées aux tâches familiales et à la maisonnée. Cette raison demeure parmi la plus jeune génération²⁰, bien qu'au sein de cette dernière les contours du modèle de vie auxquelles aspirent les femmes soient plus indéterminés. Ainsi les récits rétrospectifs attestent de ce que la propension des femmes – des jeunes filles – à rejoindre le PKK est motivée par bien d'autres considérations que le souci de l'émancipation des femmes.

3. Les raisons de l'entrée dans la guérilla quand on est une femme

3.1 INTERSECTIONNALITE ET REFUS DES DOMINATIONS MULTIPLES

Le premier de ces facteurs tient bien évidemment à la répression perpétrée par l'État turc contre la minorité kurde²¹. Il s'agit prioritairement d'œuvrer à la libération du peuple kurde comme le rappelle Medya, engagée en 1992 à 13 ans :

« Quand je me suis engagée ici, au début je voulais libérer ma nation. Les gens qui sont invisibles pour l'ennemi depuis des années, je voulais les libérer. Les sauver de l'oppression, les sauver de la mort et des massacres, les traiter comme des humains. Ma participation était sur ce fondement. Je veux dire rejeter le système. Je ne pouvais pas être d'accord avec ce système, donc je me suis venue ici et j'ai adhéré. »

La G 2 (Vickie, Sofiana, Dicle, Nujin) insiste sur la violence de l'État face à laquelle il était impossible de ne rien faire. Les femmes, comme les hommes, racontent la venue de l'armée dans les villages, la répression des hommes, les révoltes et soulèvements de l'époque (*serhildan*), les martyres dans leur famille, les émotions éprouvées à ces occasions. De ce point de vue, les motivations – du fait du contexte – ne diffèrent pas d'un sexe à l'autre ni ne placent au premier plan la question de l'émancipation chez les femmes. Bien souvent les jeunes femmes de la G 2 évoluent dans des villages acquis au parti, sont environnées de membres de la guérilla voire ont des familiers qui l'ont rejointe. La distance à l'égard de toute théorie de la libération de la femme se lit dans les propos de Çiçek, qui a intégré la guérilla en 1992 à 16 ans. Interrogée sur les raisons de son engagement, elle souligne :

« [le mien] n'était pas une participation très consciente. Ils utilisent le terme "*serhildan* participation" pour ce genre de participation. Ce qu'ils appellent "*serhildan* participation" est en fait une participation pour le patriotisme en même temps. C'est aussi la raison. La

²⁰ Voir pour la G 3, Berivan et Rojen.

²¹ Ce motif étant partagé par les hommes.

raison reposait sur des sentiments patriotiques, comme
"Oui, nous sommes un peuple ! - je le savais bien - et en
tant que peuple kurde, nous sommes des esclaves." »

Dans certains cas, ces femmes sont également motivées par un refus de la société patriarcale (comme Medya). Cependant, les entretiens rétrospectifs permettent de saisir comment au fil du temps les femmes de la G 2 se réapproprient le discours de l'émancipation. Cette réappropriation s'opère dans les termes de la théorie développée par A. Öcalan dès la fin des années 1980. Famille et État sont conçus sur le même modèle d'une domination unilatérale où les femmes sont en position subordonnée. Évoquant le sens de sa participation à la guérilla, Rojen qui a rejoint la guérilla au début des années 2000 à 17 ans, considère que :

« Participer signifie lutter. La participation signifie la rébellion en fait. Je veux dire que vous levez le drapeau de la rébellion. Vous vous révoltez contre vous-même au début, et cette rébellion se retourne contre cette mentalité. Par exemple, c'est contre ton père, contre l'État. En fait, le père est le petit État, à la maison je veux dire. Le père plus l'État, rien d'autre. Mais un tel système existe. L'État domine le père, le père domine la mère, la mère domine les enfants et les enfants dominent leurs enfants. Si une telle idée existe, que devez-vous faire ? [Ce que vous ferez], vous le ferez en luttant ».

Ainsi la question de l'émancipation des femmes prend place, du point de vue féminin, dans une logique plus compréhensive et se distingue, en ce sens, de certains mouvements féministes occidentaux ne remettant pas en cause le capitalisme ni la structure même de l'État. En outre, il convient de souligner le caractère pluridimensionnel des motivations qui conduisent les femmes vers la guérilla²². Ce dernier soulève la question de l'intersectionnalité de l'engagement féminin. La trajectoire de Rojen, combattante de la G 3 chez qui le souci de l'émancipation des femmes s'affirme le plus fortement, est éclairante :

« C'était surtout les incidents dont j'étais témoin [qui m'ont conduite à rejoindre le parti]. Je veux dire qu'à cette époque, j'ai pris la décision moi-même. J'étais très jeune [17 ans] mais j'ai pris cette décision et j'y suis allée. Considérant que je suis une femme, que je suis kurde, si je n'ai pas de liberté, si je n'ai pas de droit dans ce pays, dans cette société, alors si je reste [dans mon village], mon destin sera comme celui de ma mère. Et demain, le destin de mes enfants sera comme le mien aussi. J'ai pris la décision de ne pas laisser ces choses arriver. Je veux dire que le PKK ne m'a pas trouvée, je suis venue au PKK en fait. J'ai fait des recherches sur le PKK, je me suis demandée sur le PKK "qui sont-ils, qu'est-ce que c'est vraiment ?" Je veux dire, par moi-même lentement jusqu'à cet incident, ce massacre à l'école, le martyr de mon oncle. Ces incidents ou les autres côtés, ma mère et mon père, l'environnement était comme ça en général. Ce n'est pas seulement un problème homme-femme, mais ce qui était vécu dans la société en général, en fait dans la société turque aussi beaucoup. Si je disais : "Je ne l'ai vu que dans la société kurde", cette distinction serait

²² Voir Besté, engagée en 1990 à 18 ans, et Primevère, engagée en 2013 à 19 ans.

fausse. »²³

L'engagement des femmes dans la guérilla est donc loin d'être exclusivement mû par le souci de l'émancipation féminine. L'interpréter comme un processus allant de la théorie, de l'idéologie à l'engagement, dans une logique monocausale en hiérarchie descendante serait réducteur. Les expériences individuelles touchant les femmes (c'est-à-dire des mariages précoces²⁴, des discussions avec des camarades combattantes, l'interdiction de scolarisation par le père, la volonté familiale notamment de la mère d'assigner sa fille à son rôle de future mère de famille pour la soustraire à la guérilla²⁵, les scènes d'humiliation de leurs pères par des militaires turcs) jouent un rôle fondamental de catalyseur dans les démarches vers le parti ainsi que dans la réappropriation ultérieure du discours de l'émancipation. En ce sens, il convient de dissocier cette réappropriation postérieure des motifs initiaux de l'engagement, quand bien même ces expériences, intuitivement vécues comme injustes et discriminantes, entrent *a posteriori* en résonance avec la théorisation de l'émancipation. Ces expériences, qui peuvent renvoyer au statut spécifique du féminin dans les sociétés traditionnelles, sont instituées, dans les récits rétrospectifs, comme la médiation fondamentale dans le processus d'engagement²⁶.

Poussées par des motivations idéologiques (G 1) ou de répression (G 2), les femmes, une fois entrées dans le parti, font l'expérience d'un phénomène d'entrée en résonance, jouant comme un biais de confirmation d'une situation anormale et injuste. La violence dont Berivan (G 3) est témoin voire victime, en tant que femme, finit par prendre sens et devenir intelligible en termes de domination de genre et de classe après qu'elle a suivi les formations du parti. Ce phénomène de confirmation rétrospective n'intervient qu'une fois que les femmes ont intégré la guérilla. Antérieurement et placées devant la question « que faire ? » face à la répression généralisée des années 1990 au *Bakur*, aux soulèvements populaires et aux engagements massifs dans le parti, les femmes se demandent comment elles peuvent agir *en tant que femmes* dans ce mouvement social. Comme l'évoque rétrospectivement Shilan, qui a rejoint le parti en 1992 à 17 ans, elle « voulai[t], en tant que femme à cette époque, être impliquée à la fois dans la guerre et dans la société avec [s]on identité de femme ». Avant de poursuivre leur émancipation, elles s'interrogent sur la façon dont elles seront les plus utiles. Cette approche demeure y compris dans la G 3, à une époque où la théorie de la Femme libre a connu une diffusion massive dans le monde kurde. Or ces femmes considèrent que là où elles seront les plus utiles, c'est dans une lutte qui est d'abord celle des Kurdes, en l'occurrence portée par le PKK (voir l'incipit de Lilas supra). Cette démarche et cet *ethos* se trouvent explicités par Olga, engagée pourtant tardivement en 1999 à 16 ans :

« À cette époque, je me disais : "Si je sers cette organisation... alors il ne nous restait qu'un moyen, une méthode pour servir, c'était la lutte armée." Je me suis engagé dans la lutte armée pour me faire exister. Et quand j'ai adhéré, au tout début, ma décision était fondée sur le fait d'être une réponse par une action [armée], même si cela n'avait été qu'une seule action. Mais ensuite, plus tard, j'ai pensé que ça ne serait pas suffisant, qu'il ne

²³ On retrouverait des arguments comparables chez les femmes de la G 2, telles Rewsen et Sofiana. Victoria évoque une « rage intérieure » face à la répression.

²⁴ Les propos de Yekta constituent un exemple typique de réappropriation où ce qui fait sens pour elle autorise une intériorisation et une réappropriation d'un discours extérieur, idéologique formulé par le leader du parti.

²⁵ Voir Çiçek et Shilan.

²⁶ Ce processus d'institution d'une scène originelle comme médiation fondamentale de l'engagement se retrouve également dans les récits des combattants.

serait pas possible d'y parvenir [d'être une réponse] sans avoir une formation idéologique, une perspective philosophique, sans me renforcer en termes organisationnels et sans m'organiser en profondeur. »

Conscientes de leur identité ethnique et de genre, les femmes participent à la lutte pour le peuple kurde et contre l'oppression (la domination sociale pluridimensionnelle). Leur démarche n'a rien d'un projet individualiste d'émancipation. Bien au contraire, cette émancipation passe par une dissolution de l'individu dans le collectif. Bien même l'adhésion et l'appropriation du paradigme de l'émancipation des femmes s'explicitent plus nettement dans les plus récentes générations, il intervient le plus souvent de façon secondaire dans l'ordre des motivations des femmes, s'engageant dans la guérilla du PKK. Cette subordination est récurrente d'une génération à l'autre, et jusque dans la G 3 comme en témoignent Lilas et Viyan, respectivement engagées en 2005 et 2009. Cette dernière, entrée à 19 ans dans le parti, évoque ainsi les questions qui ont présidé à son engagement :

« À quel point dois-je m'impliquer dans cette lutte et où ? Pourquoi cette lutte dure depuis tant d'années. Pourquoi elle est apparue, pourquoi a-t-elle débuté de cette manière ? Quelle est la place de la femme dans celle-ci ? Celle des jeunes ? Des étudiants ? Tu te poses toutes les questions qui te viennent à l'esprit. Ensuite tu te demandes ce que tu peux faire en tant que Kurde, en tant que jeune kurde, en tant que femme kurde, comment puis-je m'impliquer, m'améliorer et m'engager. Je ne me suis engagée en me posant ces questions. »

Il s'agit pour Viyan de « contribuer à la lutte de libération kurde, et en tant qu'individu, acquérir davantage de liberté. Parce que les individus avaient beaucoup de problèmes à ce sujet, en tant que femme aussi, je pense que nous avons de graves difficultés en termes de liberté sur le plan individuel. [...] Je voulais aussi contribuer à la libération de la société et participer au combat de libération du peuple kurde ». En somme et jusqu'aux plus récentes années, l'émancipation féminine n'est aucunement le motif premier de l'engagement des femmes au sein du parti, quand bien même celles-ci, dans une lecture rétrospective de leur trajectoire, se réapproprient ce mobile. Le paradigme de la libération de la femme n'est donc évoqué que très tardivement dans les incitations à l'engagement des combattantes. Dans notre enquête, il n'apparaît qu'avec Coline qui s'engage en 2009. L'imprégnation et l'appropriation de la question du genre, notamment explicitée en termes de « guerre de genre », n'interviennent que dans les propos de cadres impliqués dans les années 2000. Toutefois y compris pour cette génération, la socialisation à la question de l'émancipation des femmes s'opère toujours au sein du parti lui-même plutôt que le paradigme ne constitue une force d'attraction, en tant que telle, vers la lutte clandestine²⁷. De même, l'occurrence de la jinéologie ne point que dans l'entretien, avec la plus jeune des enquêtées (Primevère). Aussi surprenant soit-il le motif de la lutte des classes qui traversait le discours et les motivations

²⁷ Ainsi Gentiane, qui a rejoint le parti en 2001 à 23 ans, déclare : « Une fois que tu rejoins l'organisation et que tu apprends à connaître la vie au sein de l'organisation, notamment en tant que femme, rejoindre cette organisation et voir l'essence de la lutte, en termes de libération de la femme, c'est une guerre de genre. Un combat contre le système. Quand tu prends part à un mouvement de femme, c'est très gratifiant sur tous les aspects. Je suis à la fois sur le terrain militaire et politique. C'est très gratifiant pour moi. Je prends part à cette lutte dans toutes ses dimensions, en tant que femme et en tant que membre. »

des femmes de la G 1 se retrouve également parmi la G 3, notamment dans les propos de Viyan.

Plus qu'un combat pour l'émancipation, il s'agit pour les femmes d'embrasser une lutte triplement intersectionnelle touchant les Kurdes, minorité ethnique subissant des conditions de vie plus dégradées que les Turcs, et une lutte contre la domination patriarcale, fidèles en cela à la tradition marxiste, ethno-nationaliste puis féministe du parti (voir Yüksel, 2006 ; Çağlayan, 2012, p. 13-14). La question de l'oppression intersectionnelle émerge, parmi les militantes dès le début des années 1990, dans le discours de Besté par exemple, engagée à 18 ans.

3.2 L'EMANCIPATION COMME OUVERTURE D'UN ESPACE D'OPPORTUNITES

« Rejoindre le parti était pour moi comme un pas vers la liberté. » (Medya)

Ainsi le PKK est perçu par les femmes kurdes comme un espace de liberté au sein duquel elles pourront développer une vie « autre » que celle à laquelle elles sont assignées par la société patriarcale et capitaliste. Pour les hommes des deux premières générations, le PKK a constitué un « espoir » dans le contexte d'oppression de la Turquie des années 1970-1990. Cet espoir se décline, du côté féminin, comme une opportunité, un espace des possibles, y compris dans un contexte où le parti a pris l'option de la démilitarisation. Dès lors, c'est dans les termes de l'ouverture d'un espace d'opportunité que l'émancipation doit être envisagée (voir Olga²⁸). Celle-ci passe donc moins par le « féminisme martial » (Gayer, 2019) que par le fait de se risquer à faire un pas de côté eu égard à la trajectoire tracée pour les femmes dans une société capitaliste et patriarcale.

Par-delà l'objectif de la lutte (respectivement pour chacune des générations : une société sans classe, un Kurdistan indépendant, le communalisme libertaire), entrer dans le PKK revient à accéder à un autre modèle de vie qui ne s'épuise aucunement dans la guérilla ni par conséquent dans le féminisme martial (voir Guibet Lafaye, 2022b). Il s'agit de privilégier un idéal de vie contre un modèle d'existence qui assigne à une place sociale vécue comme une aliénation mortifère par les intéressées²⁹. Les enquêtées le décrivent volontiers en termes axiologiques. Indépendamment de la rudesse des conditions de vie dans la montagne et de l'insécurité de la guérilla, la solidarité et la cohésion sociale du groupe, dans lequel les femmes trouvent une place à part entière et non subordonnée, sont mises en avant. Shilan, engagée en 1992 à 17 ans, souligne – au même titre que certains combattants – l'attrait pour un mode de vie fraternel où la camaraderie prévaut. Yekta, engagée au même âge mais une année plus tard, le résume simplement : « Ce qui m'a poussée à cet engagement, c'est surtout la relation de proximité entre camarades, sans souci de la différence d'âge, le fait que l'organisation accorde une grande valeur à l'humain et place la spiritualité au-dessus de tout »³⁰. Les relations horizontales entre camarades, aussi bien masculins que féminins, orchestrent des rapports sans commune mesure avec les liens sociaux traditionnels. Elles ont un pouvoir d'attraction sur les recrues de chaque génération. En particulier pour la G 3, il s'agit, pour certains individus des deux sexes, de se détourner de l'individualisme qui prévaut dans les modes de vie urbains pour ainsi retrouver une vie communautaire, nourrie de valeurs qui ne sont plus celles de la société conservatrice, religieuse et hétéro-patriarcale.

²⁸ Qui ne mentionne pourtant pas du tout la question des femmes dans les raisons de son engagement.

²⁹ Ce sont dans les propos de Bésé et de Medya que résonne de la façon la plus vive cette dichotomie entre choisir la vie vs. accepter une mort symbolique individuelle. Voir aussi Yekta et Shilan.

³⁰ Elle prend la décision de rejoindre la guérilla après une discussion avec des camarades femmes venues dans son village.

La subjectivation politique se construit ainsi à travers l'élaboration d'un nouveau récit de soi et par l'inscription du « je » dans un rapport à un « nous » multiple (Guillemet, 2017, p. 66). Le récit rétrospectif de soi fait émerger une volonté d'autonomie et d'autodétermination, individuelle et collective. Il s'agit d'une double affirmation : d'abord celle d'un choix de vie, en *rupture* avec les normes et rôles de genre assignés aux femmes, puis une affirmation de soi, comme « partie prenante d'une identité politique collective, partisane » (Guillemet, 2017, p. 66). Revenant ainsi sur le sens de son engagement, Bésé, alévie entrée dans le parti en 1989 à 21 ans, le décrit comme la poursuite d'un rêve de liberté :

« Mon but essentiel c'était de fonder une vie meilleure et libre. Y prendre part en tant que femme et de la même manière pour ceux qui m'entourent... Et la *kurdicité vient après cela*. C'est-à-dire que j'intègre la kurdicité et la lutte kurde mais que la vie reste au premier plan. La vie, l'attitude, rester debout en tant que femme, être capable de prendre ses propres décisions, de combattre, de résister contre les contraintes, cet aspect était pour moi prépondérant... C'est ce que je vais faire, je vais réussir, j'irai même si je suis seule, je serai précurseuse sur ce sujet, l'*Önderlik* [Öcalan] était une aide énorme à cet égard. *J'ai trouvé le terrain où je pouvais mettre en pratique mes rêves*. Voilà c'est comme ça que j'y suis entrée... » (nous soulignons)³¹.

Ce motif demeure présent chez les plus jeunes femmes (telles Alexia, confrontée en tant qu'alévie et que femme à nombre de difficultés dans la société turque). Se trouve posée, pour ces femmes, la question de savoir que faire de leur vie et de comment lui donner un sens. Le récit de soi atteste de la production d'une nouvelle identité, élaborée autour d'un projet émancipateur qui est loin de concerner seulement le Kurdistan mais dont la signification est aux antipodes d'une quête individualiste puisque le sujet politique se produit et se construit dans et par l'appartenance à un collectif politique. Le projet de réussite personnelle qui a pu être porté par certaines – et qui appert aussi chez certains hommes – se trouve inversé et dépassé dans une forme normative d'altruisme revendiqué mais qui renoue partiellement avec les attentes traditionnelles portant sur les femmes³². Enfin il convient de ne pas exclure les effets de contexte (répression des années 1990, arrestation d'Öcalan, absence d'opportunités politiques pour le peuple kurde) qui pèsent conjointement sur les trajectoires d'engagement (voir Dorronsoro et Grojean, 2009 ; Guibet Lafaye, 2022a).

Conclusion

L'investissement du paradigme de la libération des femmes participe, de la part du PKK, de la construction de l'organisation comme parti des femmes, c'est-à-dire de la production d'une image de soi visant à le rendre acceptable et légitime, alors même que dans la réalité de

³¹ Voir aussi Gentiane (G 3).

³² Celles-ci sont en effet prises dans une forme de contradiction : par le choix de la guérilla, elles échappent aux assignations de genre des sociétés traditionnelles pour les G 1 et G 2 surtout ainsi qu'aux écueils de l'individualisme moderne pour la G 3, conformément à la critique qu'en produit Öcalan (1992). Néanmoins la vie communautaire associée à la guérilla est souvent appréhendée par les enquêtés masculins comme un retour à un mode de vie authentique, associé à l'idée que les camarades féminines seraient vecteurs d'authenticité (cf. le discours sur l'authenticité des cadres masculins des G 1 et G 2).

la vie quotidienne de la guérilla et des combats, en particulier durant les années 1990, la réalité des rapports de genre était différente. Ce processus de fabrication et de production d'image de soi du parti est d'autant plus perceptible que l'on interroge les motivations des combattantes et leur évolution au fil des générations engagées au sein du PKK.

Néanmoins les intéressées se sont emparées de ce dispositif stratégique du parti et ont fini par infléchir les rapports sociaux de sexe en son sein. Dès lors, cette inflexion n'est pas seulement le fait de l'imposition d'une idéologie dans un processus de haut en bas mais procède conjointement d'un phénomène d'*empowerment* de la part des combattantes et des cadres féminines du parti qui a permis une évolution des rapports entre les sexes. Cet *empowerment* et la conquête d'un nouveau statut social résultent d'un processus de constitution et d'institution de soi en sujets politiques. La formation des combattant.e.s au sein de la guérilla joue et a joué sur ce plan un rôle décisif. Cette production par le parti des combattantes comme sujets politiques a constitué une étape fondamentale, au cours de la G 2 notamment, puisque les femmes qui y entrent, en moyenne très jeunes sont très souvent étrangères à toute socialisation politique à la différence de celles de la G 1³³.

Du côté de la production idéologique du parti, la réélaboration stratégique initiée par le leader a développé la thèse d'une réciprocité entre libération de la femme et libération des Kurdes. L'étude microsociologique des motivations des combattantes suggère que la question de l'émancipation des femmes prend place, du point de vue féminin, dans une logique plus compréhensive. Une dissonance est donc notable entre les plans méso et microsociologiques. En particulier, les femmes de la G 2 ne poursuivaient pas la libération des femmes, lorsqu'elles sont entrées dans le PKK. De façon générale, il est difficile de différencier les motivations des femmes de celles des hommes dans cet engagement (voir Grojean, 2013 ; Guibet Lafaye et Tugrul, 2022), si ce n'est sur le point d'échapper à l'assignation aux rôles jugés traditionnels de la femme kurde. Bien que cette spécificité soit très relative, elle autorise la mobilisation d'une approche intersectionnelle dans l'analyse des trajectoires féminines vers le PKK. Cette méthodologie est également utile pour éviter un écueil de l'analyse qui consisterait à réduire les motivations des femmes à un engagement pour l'émancipation de leur sexe et qui reviendrait à assigner leur motivation à un mobile genré, alors qu'elles se battent – comme les hommes – pour la libération du Kurdistan et pour un idéal normatif (un monde plus juste). L'engagement des femmes au sein du PKK est donc irréductible à une motivation exclusivement féministe ou genrée.

Références

Çağlayan Handan, « From Kawa the Blacksmith to Ishtar the Goddess: Gender Constructions in Ideological-Political Discourses of the Kurdish Movement in post-1980 Turkey », *European Journal of Turkish Studies* [Online], 14 | 2012, Online since 18 January 2013, connection on 15 November 2020.

Cardi Coline et Geneviève Pruvost (dir.), *Penser la violence des femmes*, Paris, La Découverte, 2012.

Dorlin Elsa, *Se défendre. Une philosophie de la violence*, Paris, La Découverte, 2017.

Dorronsoro Gilles et Olivier Grojean, « Engagement militant et phénomènes de radicalisation chez les Kurdes de Turquie », *European Journal of Turkish Studies* [En ligne], mis en ligne le 4 août 2009, <http://ejts.revues.org/198>.

³³ Cette « subjectivation politique » qui nourrit des expériences de construction de soi n'advient toutefois pas exclusivement du côté féminin mais elle est d'autant plus remarquable que les personnes concernées sont à distance de tout engagement politique antécédent.

Flach A., *Jiyanekê din - ein anderes Leben. Zwei Jahre bei der kurdischen Frauenarmee*, Köln, Mesopotamien Verlag, 2003.

Flach A., *Frauen in der kurdischen Guerilla. Motivation, Identität und Geschlechterverhältnis in der Frauen Armee der PKK*, Köln, Pappy Rossa Verlag, 2007.

Gayer L., « Militariser les femmes. Doctrines, pratiques et critiques du féminisme martial en Asie du Sud », in Caroline Guibet Lafaye et Alexandra Frénod (dir.), *S'émanciper par les armes ? Sur la violence politique des femmes*, Paris, Presses de l'Inalco, 2019.

Grojean Olivier, « Théorie et construction des rapports de genre dans la guérilla kurde de Turquie », *Critique internationale*, vol. 60, n° 3, 2013, p. 21-35.

Grojean Olivier, « Penser l'engagement et la violence des combattantes kurdes : des femmes en armes au sein d'ordres partisans singuliers », in Caroline Guibet Lafaye et Alexandra Frénod (dir.), *S'émanciper par les armes ? Sur la violence politique des femmes*, Paris, Presses de l'Inalco, 2019, p. 143-160.

Guibet Lafaye Caroline, « Évolution générationnelle des facteurs de l'engagement au PKK », *Revue SociologieS (AISLF)*, 2022a. [À paraître.]

Guibet Lafaye Caroline, « Le PKK, un parti vraiment féministe ? Virilisme combattant et féminisme martial », *Pôle Sud. Revue de science politique de l'Europe méridionale*, Montpellier, vol. 56, n° 1, 2022b, p. 97-116.

Guibet Lafaye Caroline et Barish Tugrul, « The PKK, a vector for the emancipation of Kurdish women in Turkey? », *Journal of Middle East Women's Studies*, 2022. [À paraître.]

Guillemet Sarah, « "S'organiser au maquis comme à la ville". Les femmes kurdes au Comité des révolutionnaires du Kurdistan Iranien (Komala) et au Parti des Travailleurs du Kurdistan (PKK) », *Confluences Méditerranée*, n° 103, 2017, p. 65-79.

Hardt Michael et Antonio Negri, *Empire*, Paris, Exils, 2000.

İmset, İsmet G. (1993) *PKK, Ayrılıkçı Şiddetin 20 Yılı (1973-1992)*. Ankara: TDN.

Jineoloji Akademisi, *Jineolojiye Giriş*, Aram, 2015, Diyarbakır.

Koç Serpil, « Die Frauenfrage ist auch eine Männerfrage (Teil 2) », *Kurdistan Report*, 63, octobre 1993, p. 38-42.

Öcalan Abdullah, *Kadın ve Aile Sorunu* (Ed. S. Erdem) (Woman and Family Question), Istanbul, Melsa Yayınları, 1992a.

Öcalan Abdullah (pseud. Ali Fırat), *Kürdistan'da Kişilik Sorunu* (The question of personality in Kurdistan), Istanbul, Melsa Yayınları, 1992b.

Öcalan Abdullah, *Kurdistan Report*, n° 18, Mai 1993, p. 22-26.

Öcalan, Abdullah (1999), *Kürt Askı*. Istanbul: Aram.

Öcalan, Abdullah (2001), *Kutsallı#ın ve Lanetin Şehri*. Istanbul: Mem yayınları.

Öcalan Abdullah, *Libérer la vie : la révolution de la femme*, International Initiative Edition, 2014.

Peteet J. M., *Gender in crisis*, Columbia, Columbia University Press, 1991.

PKK, *Kürdistan Devriminin Yolu – Manifesto* (Path towards the Kurdistan Revolution – Manifest), (6th Edition), Cologne, Weşanen Serxwebûn, 1993 [1978].

Shahidian Hamed, « Women and Clandestine Politics in Iran, 1970-1985 », *Feminist Studies*, Feminist Studies, Inc., vol. 23, n° 1, Spring 1997, p. 7-42.

Tronti M., *Ouvriers et capital*, Genève, éd. Entremonde, 2016 [1964].

Yalcin-Heckmann L. et P. Van Gelder, « Das Bild der Kurdinnen im Wandel des politischen Diskurses in der Türkei der 1990er Jahre - einige kritische Bemerkungen », in E. Savelsberg, S. Hajo et C. Borck (eds.), *Kurdische Frauen und das Bild der kurdischen Frau*, Münster, LIT Verlag, 2000, p. 77-104.

Yüksel Metin, « The Encounter of Kurdish Women with Nationalism in Turkey », *Middle Eastern Studies*, vol. 42, n° 5, 2006, p. 777-802.

Annexe

<i>Pseudonyme</i>	<i>Sexe</i>	<i>Âge</i>	<i>Cohorte</i>	<i>Années d'engagement</i>	<i>Âge d'entrée dans le parti</i>
Sakhine	F	50	G 1	1989	23
Bese	F	48	G 1/G 2	1989	21
Soraya	F	49	G 2	1991	24
Dicle	F	46	G 2	1993	23
Mizgin	F	44	G 2	1993	21
Beste	F	43	G 2	1990	18
Shilan	F	42	G 2	1992	17
Çiçek	F	42	G 2	1992	16
Hayet	F	41	G 2	1991	14
Vickie	F	40	G 2	1990	13
Nujin	F	40	G 2	1992	12
Irène	F	40	G 2	-	-
Rewsen	F	40	G 2	1992	14
Sofiana	F	38	G 2	1993	15
Gentiane	F	38	G 3	2001	23
Yekta	F	37	G 2	1993	17
Medya	F	37	G 2	1992	13
Alexia	F	34	G 3	2003	21
Rojen	F	34	G 3	Début des 2000's	17
Victoria	F	34	G 3	2004	22
Olga	F	33	G 3	1999	16
Berivan	F	32	G 3	2013	28
Lilas	F	31	G 3	2005	20
Berbiheyv	F	-	G 3	2005	-
Coline	F	30	G 3	2009	23
Viyan	F	27	G 3	2009	19
Idra	F	23	G 3	2013	19
Primevère	F	22	G 3	2013	19